

5

**LES DEUX NAISSANCES DE LOMÉ :  
UNE ANALYSE CRITIQUE DES SOURCES**

Yves MARGUERAT  
ORSTOM  
Paris

Nous commémorons ici le centenaire de la promotion de Lomé au rang de capitale du Togo, ce qui fut, bien sûr, une étape majeure de l'histoire de la ville (sans oublier une autre étape décisive, en 1904 : l'ouverture du wharf, qui a donné à Lomé une prépondérance économique irréversible sur tout le territoire togolais). Mais il ne s'agit pas du centenaire de Lomé en tant que ville.

C'est pourtant ce qui a été longtemps affirmé, et même imprimé : Lomé aurait été fondée en 1897 par le gouverneur Köhler, vrai génie visionnaire qui en aurait aussi dessiné tout le plan, jusqu'au boulevard circulaire inclus. Certains ont même écrit que ce plan était inspiré de celui de Hambourg, ce qui prouve une égale méconnaissance des deux villes, que vraiment rien ne rapproche.

En fait, en 1897 Lomé existait déjà depuis 17 ans, et même depuis deux siècles. Mais ces deux naissances avaient été fort discrètes et obscures. Essayons de faire ici le point de ce que nous en savons.

**I - LA MYSTERIEUSE NAISSANCE D'“ALOME”**

Il est fort difficile d'être affirmatif quant aux origines les plus lointaines de Lomé : jusqu'au dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, les sources écrites sont muettes (la mention de “*Terra das Gazelas*” à l'emplacement du littoral aujourd'hui togolais sur une carte maritime portugaise de 1536 ne nous apprend pas grand-chose) ; et l'histoire reconstruite à partir des seules sources orales est bien aléatoire quand celles-ci divergent. Car il existe plusieurs traditions contradictoires, qui attribuent la fondation de Lomé qui à Djitri, qui à Konou<sup>(1)</sup>, qui à Elou<sup>(2)</sup>..., personnages dont on ignore pratiquement tout en dehors du nom.

---

(1) Tradition d'Amoutimé recueillie par le RP Roberto Pazzi (1979 : 109), qui cite aussi un récit entendu à Agbatopé (près de Tsévié), où l'on attribue la fondation de Lomé à un frère (anonyme) du créateur de ce village, tous deux fils d'Avounya, le chef de l'un des clans sortis de Notsé (ibid. : 108). Améniki, autre frère de Konou, aurait fondé Amoutivé, qui serait donc contemporain de Lomé.

(2) Récit recueilli à Kélégougan (dans la banlieue nord de Lomé) par E. Ahiako (ORSTOM-Lomé) en décembre 1986, d'où une étymologie “Eloumé” (mé = chez). Un récit de la famille Torko, d'Aguiarkomé, parle aussi d'un pêcheur nommé Adéwoura, qui aurait donné son nom à “Adawlato”, le quartier du grand-marché.

La tradition la plus répandue, qui a presque valeur officielle, et qu'on enseigne aux enfants des écoles, est celle qui parle de "Djitri", telle qu'elle aurait été recueillie au tout début de ce siècle par le pasteur Sieth, le grand anthropologue des Ewé, et transcrite par le premier historien togolais, le RP Henri Kwakumé<sup>(1)</sup> (bien souvent plagié depuis, mais rarement cité), dans le texte qu'on lira ci-dessous.

Le contexte est celui de la grande migration des Ewé : selon la tradition, ceux-ci ont quitté Notsé, leur berceau historique<sup>(2)</sup>, vraisemblablement à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et du début du XVII<sup>e</sup>, à la suite, sans doute, de l'échec de la tentative de monarchie centralisée qu'avait tenté d'imposer le fameux roi Agokoli<sup>(3)</sup>. Les Ewé se sont alors éparpillés en petits groupes, désormais farouchement autonomes et refusant, pour la plupart, toute autorité politique au-dessus du conseil des aînés des familles du village, dont le chef ("*fio*", "*fiağan*"), exprime le consensus bien plus qu'une autorité personnelle. Ces migrants progressaient sans doute moins en colonnes constituées que par une lente expansion en tache d'huile dans toutes les directions, par création de hameaux (souvent attribuée à un chasseur aventureux découvrant un site propice), qui devenaient progressivement des villages. Ceux-ci essaïmaient à leur tour, ou parfois émigraient en bloc... Certains groupes -comme, selon leurs propres traditions, les Anlo, qui vinrent occuper le delta de la Volta<sup>(4)</sup>- avancèrent vite, mais l'expansion fut probablement assez lente en général : il fallut sans doute aux Ewé entre un demi-siècle et un siècle pour parvenir jusqu'au littoral, ce qui nous situerait dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>(5)</sup>.

## RECIT DU PÈRE KWAKUME

### FONDATION DE LOMÉ, L'ACTUELLE CAPITALE DU TOGO<sup>(6)</sup>

*Un chasseur nommé Dzitri, dont les ascendants se trouvaient dans le troisième groupement de l'Exode de Notsiê [...], devint le fondateur de Lomé. Dzitri, en effet s'établit à un endroit qu'il dénommait "Alomé", d'après les arbres qui végétaient à l'emplacement où fut construite sa première case et dont les fruits sont dits "alo" en langue ewé<sup>(7)</sup>. "Alomé" signifiait donc "au milieu des alos": "Alomé" perdra plus tard*

---

(1) Premier prêtre natif du Togo, ordonné en 1928, décédé en 1960. Il publia d'abord ses études dans des articles de la revue catholique en ewé *Mia Holo*, dans les années 1930, puis les reprit en livre en 1948.

(2) Où ils se sont singularisés du vaste ensemble "adja", après avoir quitté le site de Tado quelques siècles plus tôt. Pour tout ceci voir les travaux de Nicoué L. Gayibor, en particulier sa thèse (1985).

(3) Les fouilles archéologiques menées à Notsé par Angèle Aguigah ont montré que ces traditions sont au moins plausibles.

(4) Où ils se familiarisèrent avec les choses de la mer au point de devenir les meilleurs pêcheurs du littoral et de hardis commerçants, qui jouèrent, on va le voir, un rôle majeur dans la naissance de Lomé.

(5) A. de Surgy, étudiant les origines de Togoville et surtout celles du culte de Nyigblin, les situe autour de 1680, période particulièrement troublée, qui voit aussi l'arrivée des Guin dans la région d'Aného. Cf. Dossé et de Surgy (1994).

(6) H. Kwakumé (1948 : 30-33).

(7) Probablement *Sorindeia warneckeï* Engl. (une anarcardiacee aux fruits comestibles). Le mina "*alo*" (*Vernonia colorata* ou *Vernonia amygdalina*, qui donnent des feuilles à usage médicinal et des cure-dents) est très peu vraisemblable. (Selon Peter A. Schaefer, botaniste à l'Université de Lomé : information orale).

son initiale "A"<sup>(1)</sup>. Le "Zongo" actuel des Haoussahs<sup>(2)</sup> fut l'emplacement où s'établit Dzitri avec sa famille. En s'y établissant, le chasseur Dzitri escomptait être à l'abri des animaux féroces dont toute la région côtière était infestée en ce temps-là. Plus tard, il fonda un autre village pour son fils aîné Aglê, à l'est d'Alomé, qu'il dénomma "Adelâtô" (quartier des chasseurs<sup>(3)</sup>), devenu à la suite "Bè", nom que ce village porte aujourd'hui.

Des Adjas, émigrés du Dahomey pour motif de guerres, vinrent se réfugier chez Aglê à "Adelâtô". Celui-ci obtint la permission de son père Dzitri d'héberger les réfugiés. Ces derniers, craignant que leur nouvel habitat ne fût découvert à la longue par leurs ennemis les Dahoméens, firent une loi de ne jamais parler à haute voix, ni de tirer des coups de fusils, ni de s'amuser en dansant aux sons du tam-tam, raison pour laquelle Aglê surnommait son village "Bè" (Cachette). On l'appelait aussi "Badefe, Badekpa" (Clôture où l'on ne parle qu'à voix basse)<sup>(4)</sup>.

Dzitri devint ainsi le premier roi d'Alomé et de Bè. Les ennemis dahoméens, mis au courant du lieu de cachette des Adjas, se mirent à leur poursuite. Dzitri et Aglê, avertis du danger qui menaçait les Adjas, réunirent leurs forces et allèrent à la rencontre des guerriers dahoméens, et leur infligèrent une défaite à Kpoga<sup>(5)</sup>. Un jeune officier d'Alomé, fils unique de sa mère, trouva la mort lors de cette bataille, et sa mère, désolée de cette perte cruelle, s'avisa d'un expédient vengeur : elle empoisonna l'unique puits d'Alomé. La mortalité des habitants fut grande à la suite de cet empoisonnement, ce qui décida le plus grand nombre à quitter cet habitat, les uns se dirigeant vers Ekpui, Abobo, Kpogédé et Tsévié<sup>(6)</sup>, les autres en retournant à Notsiê. Quelques membres de la famille de Dzitri se retirèrent à Agotiné<sup>(7)</sup>, où ils fondèrent un village qu'ils dénommèrent Alomé en souvenir de leur premier village abandonné.

Un descendant de Dzitri, nommé Gbagba, n'avait pas pris la fuite avec les autres. Gbagba, cependant, quitta Alomé pour se réfugier chez Aglê à Bè ou "Adelâtô", en succédant à Aglê après la mort de celui-ci. Ne voulant pas abandonner les tombeaux de leurs pères à Alomé, les descendants de Gbagba se décidèrent à quitter Bè pour revenir s'installer dans leur premier village Alomé. De retour, ils choisirent un autre emplacement du côté nord d'Alomé. Il construisirent des cases à un endroit où poussait

---

(1) La chute de la voyelle initiale est banale dans la phonologie éwé.

(2) Quartier des commerçants haoussa de 1909 à 1977, entre le commissariat central et la tour de la BTCL.

(3) "Adéla" = chasseur.

(4) Il s'agit en fait d'une sorte de cri de ralliement des Bè, évoquant un récit de chasse qui magnifie le rôle nourricier de la lagune (Komlan M. Agbétiafa : information orale).

(5) Kpoga, à 20 km à l'est de Lomé. Dans la mesure où ce récit a un fondement historique, il pourrait s'agir de l'invasion de 1737, où l'armée du Dahomey fut finalement taillée en pièces entre Aflo et Grand-Popo (cf. Gayibor : 911). Mais peut-être "Dahoméens" signifie-t-il simplement les Xwla de Grand-Popo, dans leur lutte contre les Guin arrivés d'Accra en 1681-82 (remarque du RP Pazzi) : la marge d'incertitude est donc très grande.

(6) Villages à l'est et au nord de Lomé, sur le plateau de terre de barre ou sur sa frange.

(7) Région située à 50 km au nord-ouest, sur la route de Kpalimé, à cheval sur la frontière de l'actuel Ghana. Sur les cartes actuelles, on ne retrouve aucun "Alomé".

un arbre-jumeau, aux bords de la lagune, et dénommèrent ce nouvel habitat Amuti-évé (Arbre-jumeau)<sup>(1)</sup>.

Ce récit apporte beaucoup de détails, mais suscite bien des questions : pourquoi un "unique puits" à Alomé, alors que la nappe phréatique n'est qu'à un ou deux mètres de profondeur ? Et surtout, si les Adja sont arrivés les derniers à Bè, pourquoi leurs quartiers sont-ils au centre, auprès de la forêt sacrée, et ceux des Ewé à la périphérie ? Par ailleurs, la notion de "roi" paraît ici une transposition anachronique des problèmes du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle, où les cités du littoral étaient déchirées par les querelles de légitimité entre familles rivales, qui drapaient leur faiblesse dans le vocabulaire politique européen le plus pompeux.

Le texte du Père Kwakumé nous précise cependant un élément essentiel : il y avait au moins deux groupes à l'origine de Lomé et surtout de Bè, les Ewé, venus de Notsé, et les Adja, venus de l'est. Ceux-ci, issus de Tado, seraient d'abord descendus par la vallée du Mono, puis, arrivés à son estuaire, auraient glissé vers l'ouest, le long du système lagunaire du lac Togo, où ils ont, avec d'autres groupes qui erraient dans les parages, fondé la fédération de cinq villages qui, en 1884, donnera son nom au pays tout entier<sup>(2)</sup> : Togo(ville). On peut suivre leur trace dans toute la région grâce à un culte très particulier, celui du fétiche Nyigblin<sup>(3)</sup>. Les traditions recueillies à Togoville, dans le milieu des prêtres de Nyigblin, affirment, quant à elles, que c'est le premier des quatorze (ou quinze) rois-prêtres de Togoville qui vint créer Bè, après avoir cheminé quatre nuits (et fondé Baguida au passage, à la troisième étape), avant de trouver la forêt profonde et déserte apte à servir de cachette pour le dieu et ses fidèles<sup>(4)</sup>.

Peut-être a-t-il existé un troisième groupe originel : la tradition de Bè parle d'un fondateur nommé Adéla -"le Chasseur", ce qui n'est guère précis - qui serait venu d'Aflao<sup>(5)</sup>, un très vieux village d'origine pla ("xwla", pour les linguistes), les Pla/Fla ou, comme on le disait autrefois, les Popo étant réputés les plus anciens habitants du littoral<sup>(6)</sup>.

---

(1) Sans doute des arbres de mangrove (*Avicennia germinans*) ou tout arbre ayant, fut-ce temporairement, les pieds dans l'eau, sur les rives mouvantes de la lagune.

(2) Le toponyme "Toko" apparaît pour la première fois sur la carte publiée en 1865 par le RP Borghexo (venu à Porto-Seguro en 1863)

(3) Ici féminin et pacifique, conciliateur, alors que les Anlo des lagunes de la Volta vénèrent un Nyigblin mâle et belliqueux : ce sont deux faces complémentaires d'une même divinité. Selon Albert de Surgy (op.cit.), il y a un troisième Nyiblin, aux caractères de forgeron.

(4) Cf. Nubukpo 1982 : 17. De fait, les gens de Togoville possédaient encore des terres à Bè il y a quelques dizaines d'années (K. M. Agbétiafa : information orale).

(5) Un peu plus à l'ouest, maintenant au Ghana. Tradition recueillie par le RP Pazzi (1979 : 116). K. M. Agbétiafa parle du site de Viépé, à trois km au-delà d'Aflao 1985 : 17), mais le maintien d'une identité pla/xwla à Aflao après l'arrivée des Ewé n'est pas évident.

(6) Aflao n'apparaît sur les cartes marines européennes qu'au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, mais jusqu'alors celles-ci ne donnaient qu'une toponymie extrêmement imprécise, fondée sur le relief et la végétation, d'une égale monotonie. (Cf. Gayibor 1985 : 610-618).

Quel groupe fut effectivement le premier à s'installer dans l'abri de la forêt ? Il est, objectivement, impossible de trancher, car, de cette grande complexité du peuplement ancien de la côte, il ne nous est guère parvenu que des bribes de mémoire, héritage d'une histoire ancienne chaotique et souvent violente : à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XVIII<sup>e</sup>, les peuples de la région vont et viennent, s'affrontent ou se mélangent. Le royaume de Glidji, à l'est, et la confédération anlo, à l'ouest, rivalisent féroce­ment pour l'hégémonie sur la côte ; les armées d'Accra, d'Abomey ou d'autres encore passent et repassent, en semant la dévastation (d'où l'utilité des "cachettes" dans la forêt épaisse). Sous le choc, les groupes humains se désagrègent et se recomposent en un échiveau aujourd'hui inextricable<sup>(1)</sup>. Le ciment de ces entités recomposées sera le culte de Nyigblin, mais celui-ci enrobe tout d'un épais voile de secret.

Il est, par ailleurs, d'autant plus difficile d'y voir clair que l'histoire récente vient ajouter à l'opacité : la présence d'installation est censée fonder la légitimité du pouvoir des "autorités traditionnelles" que les autorités coloniales ont instaurées chefs des cantons d'Amoutivé et de Bè ; elle a donc servi à justifier la mainmise (selon le droit moderne, avec des titres fonciers personnels) sur les terres jusqu'alors vraisemblablement collectives. Celles-ci forment aujourd'hui une bonne partie de l'espace urbain de Lomé, à forte valeur marchande. Remettre en question la tradition officialisée à l'époque coloniale, c'est donc mettre en cause des intérêts matériels considérables, ce qui ne prédispose certes pas les informateurs à la sérénité et à l'objectivité historique...

C'est pourquoi l'on peut éprouver des doutes devant un document comme celui-ci, qui a été présenté comme le plus ancien concernant la ville, mais dont la date (1877) paraît -on le verra plus loin- invraisemblable elle aussi.

#### LA "DONATION DADJI-BRUCE"<sup>(2)</sup>

##### *Nom des anciens rois de Lomé*

*Geetree [Djitr], qui fut le premier roi de Lomé, est mon grand ancêtre, qui mourut et laissa son fils Ahglay [Aglin] sur le trône pour régner, et Ahglay mourut et laissa son fils Gbagbar [Gbagba] pour régner, et Gbagbar mourut et laissa son fils Konoo [Konou] pour régner, et Konoo laissa son fils Losoo Ahavey [Lossou Nyavé] pour régner, et Losoo Ahavey laissa son fils Kokote [Kokoli] pour régner, et Kokote laissa son fils Jeboranavee [Yéodavé] pour régner, et Jeboranavee laissa son fils Sarpey [Sapé], et Sarpey laissa son fils Ahbiyeh [Abiyé], et Ahbiyeh laissa son fils Gokar [Goka], et Gokar laissa son fils Jehernoo [Djahanou] et Jehernoo laissa son fils Nhahoe [Nyaha], et Nhahoe laissa son fils Herjiquasar [Ahadji Kouessan], et*

---

(1) La première mention écrite de Bè ("Bay") date de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, dans la liste des contingents d'une armée éwé et guin venue combattre les Anlo en 1784 (P. Isert 1793 : 64).

(2) Asmis (1912 : 132) affirme qu'il a trouvé ce document (qu'il reproduit en anglais) dans des papiers de la famille Adjallé datant des années 1890. L'original est perdu.

[Toutes les traductions présentées ici sont de l'auteur.]

*Herjiquasar laissa son fils Derjey [Dadji], qui est maintenant le roi régnant. Tous se sont succédés sur le trône, jusqu'à moi, Derjey, [le roi] actuel<sup>(1)</sup>.*

Cette proclamation d'une telle lignée "royale" laisse plus que sceptique : il y a des risques qu'elle ait surtout été élaborée aux tout débuts de la période coloniale, pour justifier les prétentions de la famille Adjallé au "trône" d'Amoutivé, fonction créée par la volonté des Allemands bien plus qu'héritière d'une institution politique traditionnelle.

S'il y avait un pouvoir à Bè (et à Lomé), c'était celui des *avéto*, des prêtres de la forêt sacrée<sup>(2)</sup>, qui commençaient leur "règne" dans celle de Togoville, où ils recevaient leur initiation, et le finissaient dans celle de Bè. Cette prépondérance du fait religieux (et de Togoville) a été affirmée clairement par l'officier anglais qui était venu essayer d'annexer Lomé en juin 1884.

RAPPORT DU CAPITAINE FIRMINGER<sup>(3)</sup>  
(3 juillet 1884)

*Dans l'après-midi du 20 juin, après deux jours d'attente, sont arrivés les chefs-féticheurs de Beh-ville, Dagee, le grand-prêtre, Kaikpoku, Ametanah, Ahadjie et Anyarawohtor<sup>(4)</sup>, accompagnés de deux cents personnes. Après une longue palabre, ils acceptèrent la cession du littoral au Gouvernement britannique, à condition que les chefs de Togo soient d'accord. [...]*

*Le pouvoir réel dans le pays de Beh est entièrement entre les mains des prêtres. [...] Le pays de Beh est une terre fétiche : les gens n'ont pas de roi, ni de vrais chefs, mais sont dirigés directement par les féticheurs.*

Bè, avec d'autres villages du plateau de terre de barre et des vallées menant au lac Togo (Agoényivé, Djagblé, Baguida, Abobo, Lébé...), formaient ainsi une sorte de communauté rurale paisible, unie par le culte de Nyigblin, sous l'autorité morale des prêtres de Togoville. C'est une sorte de zone neutre, un espace de paix au milieu de voisins plus ouverts sur le monde mais secoués régulièrement de soubresauts violents. Parler de "royaume théocratique" serait sans doute exagéré, mais il y avait bien là une entité politique, qui devint "le Togo" quand les Allemands y proclamèrent leur protectorat, le 5 juillet 1884.

---

(1) Dadji, mort en 1892, ancêtre des chefs Adjallé d'Amoutivé. On notera qu'un document de mars 1885 au moment de la fixation de la frontière anglo-allemande à l'ouest de Lomé, appelle le père de Dadji "Lusumjawe". S'agit-il du Lossou Nyavé, quatrième descendant de Djitri ? Voir Marguerat et Pélési, 1996 : 122-124.

(2) *Avé* = forêt. Bè est resté de nos jours un grand centre religieux, fameux pour la science et la puissance de ses *bokono* (devins). Mais la forêt est aujourd'hui dangereusement grignotée par ses voisins.

(3) Londres, Public Record Office, CO 879/22, n° 57, annexe 1.

(4) Surnom ("Le Furieux") de Adey (ou Adé), signataire du traité du 6 juillet 1884, avec un second représentant de Bè, dont le nom sur le traité peut se lire soit Dadji, soit [A]Hadji. Les autres personnages n'ont pu être identifiés.

Ce fragment de littoral, entre la vieille ville marchande de Keta, à l'ouest, et les actives cités "mina"<sup>(1)</sup> : Agbodrafo, Aného et Agoué, à l'est, vivait donc à l'écart des activités maritimes, hormis celles de quelques familles de pêcheurs anlo -les seuls à savoir pêcher en mer- qui s'implantèrent dans les années 1880-85 sur la plage des futurs quartiers Kodjoviakopé et Ablogamé (où leurs descendants sont toujours).

Des études ultérieures trouveront peut-être d'autres traditions familiales, d'autres documents très anciens, qui pourront renforcer, nuancer ou contredire tout ceci, mais sans nous donner davantage de certitude : pour nous, l'éphémère "Alomé" et ses habitants resteront toujours fantomatiques.

La seule chose sûre est qu'il y a une rupture dans le peuplement de Lomé : la ville d'aujourd'hui, commerçante, ouverte sur la mer, n'est pas l'héritière des vieux villages de Bè et Amoutivé, paysans, tournés vers la lagune et les sols fertiles du plateau.

## II - LA NAISSANCE DE BEY-BEACH, LOIN DE BE...

Ce qui s'est passé sur le littoral de la région entre 1874 et 1884 est maintenant bien connu<sup>(2)</sup>. Résumons simplement les principales étapes :

1° - août 1874 : les Anglais annexent à leur nouvelle colonie de Gold Coast le littoral des Anlo. Ne sachant pas exactement où s'arrête celui-ci vers l'est, ils occupent aussi le littoral mitoyen, celui des Somé. Ils imposent désormais de lourdes taxes douanières aux denrées d'importation les plus bénéficiaires : le gin, le rhum et le tabac, taxes qui sont de très loin la ressource essentielle du budget de leur colonie (jusqu'à 80 %).

Les commerçants de la région -des Anlo, des Somé et aussi de très dynamiques Sierra-léonais, en particulier George Briggar Williams<sup>(3)</sup>- créent peu après le poste de commerce de Denu, juste au-delà de la frontière anglaise. Un second point de trafic s'ouvre, une quinzaine de km plus loin, sur la plage du vieux village de Baguida, mais il restera nettement moins actif.

Un rapport britannique de novembre 1878 nous donne de Denu une description qui doit être très proche de ce que sera Lomé à ses débuts.

---

(1) Expression peu précise mais commode pour désigner le groupe de négociants d'origines diverses qui animait le commerce dans la région d'Aného depuis le début du XVIII<sup>e</sup> siècle, sous l'autorité (de plus en plus théorique) du royaume guin de Glidji.

(2) Voir Marguerat 1993, d'où sont extraits les documents d'archives qui suivent.

(3) Il restera un acteur majeur de commerce de la région jusqu'à son retour en Sierra Leone, en 1900.

RAPPORT DU SECRETAIRE COLONIAL HAY<sup>(1)</sup>  
(20 novembre 1878)

*Denu n'est la propriété d'aucune tribu ou nation indigène : c'est simplement un entrepôt commercial, et, avant que Mr G.B. Williams y eût établi une factorerie, en 1875, il n'y avait aucune construction. [...] Le chef Antonio<sup>(2)</sup> habite Denu et y tient ses palabres, mais il n'y a pas de chef de l'endroit. Les autres commerçants de Keta, européens et indigènes, trouvant que Mr Williams leur cassait les prix, vinrent eux aussi y construire des factoreries : ce sont leurs employés<sup>(3)</sup> qui constituent toute la population du lieu.*

2° - 1er décembre 1879 : les Anglais annexent 7 km supplémentaires de littoral, avec Denu et Aflao, et fixent la frontière de leur colonie là où s'arrête aujourd'hui le Ghana. Les autorités sont persuadées que, bien que les gens de Bè (poussés par G.B. Williams) eussent refusé d'être annexés, il n'y a pas de risques que la contrebande recommence au-delà de la nouvelle frontière, du fait de son éloignement de la partie navigable de la lagune de Keta. Les rapports des commandants du district de Keta commencent cependant à évoquer la reprise d'un trafic -qu'ils assurent minime- dès mars et avril 1880<sup>(4)</sup>

3° - mi-décembre 1880 : le nouveau commandant de Keta, le capitaine Graves, découvre avec colère que la stratégie de Denu a recommencé : un nouveau centre de commerce est né, juste au-delà de la frontière de la colonie.

Circonstance particulièrement exaspérante, ce sont les subsides donnés aux chefs anlo et somé pour leur faire accepter l'annexion anglaise qui ont servi de mise du fond pour lancer le jeune pôle commercial, qui se révèle très vite redoutablement efficace contre le trafic de Keta et les finances anglaises. Le rapport du successeur de Graves, neuf mois plus tard, mentionne pour la première fois le nom de Lomé (écrit d'abord "Lomi" par les copistes).

RAPPORT DU CAPITAINE GRAVES<sup>(5)</sup>  
(21 décembre 1880)

*J'ai visité deux endroits, Little Sierra-Leone [Kodjoviakopé] et Bey-Beach [Lomé]. J'ai découvert que de nombreux chefs d'Aflao et d'Agbosomé, ainsi que quelques chefs anlo, y ont débarqué des quantités de rhum, de gin et de tabac, de poudre et de fusils. [...] Cela prive Keta de revenus [douaniers] importants, car ces nouveaux points de commerce sont très proches.*

---

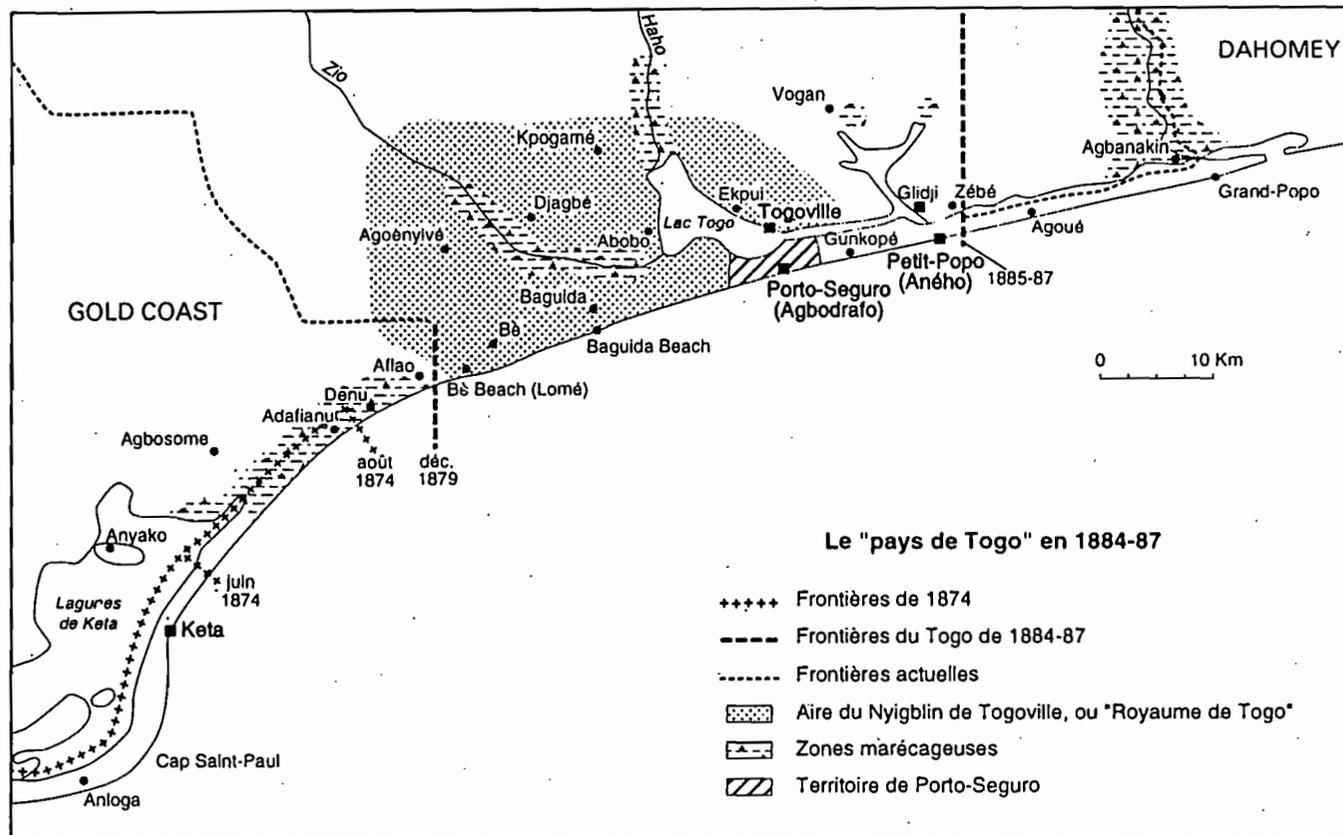
(1) Londres, PRO, CO 96 / 125, n° 252

(2) Oncle du futur notable Timothy Anthony.

(3) En français dans le texte.

(4) CO 96/130, n° 21, annexe 1, et n° 94.

(5) CO 96/134, n° 8.



## RAPPORT DU CAPITAINE WILTON<sup>(1)</sup>

(6 octobre 1881)

*La contrebande se déroule à grande échelle. La ville de Lomi [sic] est le quartier général des opérations. Lomé<sup>(2)</sup> est située à environ deux miles [3,2 km<sup>(3)</sup>] d'Aflahoo, et n'est apparue que depuis l'annexion de Denu et d'Aflao en novembre 1879 [le 1er décembre 1879].*

*Un Sierra-léonais appelé Williams y a construit la première maison, où il a été rapidement suivi par la Factorerie de Brême<sup>(4)</sup>. D'autres négociants de moindre envergure ont bientôt suivi.*

*Les pertes de revenus douaniers causées à la Colonie par la contrebande faite à cet endroit et à Baguida sont énormes. Les gens traversent constamment Adafienu et Denu [en venant de Keta] avec des dames-jeannes vides sur la tête. Aucune de ces dames-jeannes ne revient jamais par le même chemin. En me tenant devant la Factorerie de Brême à Danoe, j'ai vu passer pas moins de 150 dames-jeannes sur ce chemin.*

4° - A partir de 1881, les autorités de la Gold Coast vont réclamer à Londres, avec de plus en plus d'insistance, le droit d'annexer Lomé, cruelle écharde dans leur chair à leur frontière orientale. En vain, car le gouvernement britannique, dirigé depuis 1880 par le libéral Gladstone, est fermement opposé à l'expansion coloniale : il rejettera l'une après l'autre toutes les requêtes venues d'Accra, pourtant appuyées sur des dossiers solides, comme celui-ci, dû à l'un des plus farouches partisans de l'annexion, le capitaine Firminger, alors commandant du district de Keta.

## MEMORANDUM DU CAPITAINE FIRMINGER<sup>(5)</sup>

(26 mars 1884)

*En 1880, l'année qui avait suivi l'établissement de douanes à Denu, les revenus douaniers étaient remontés [de 2 136 £] à 6 184 £. Dès 1881 toutefois, le nouveau point de commerce de Lomeh, ou Beh [Beach], qui avait été fondé par les chefs d'Agbosomé avec les subsides qui leur avaient été versés la première année [1880], s'était solidement implanté comme dépôt de contrebande. A mesure que son trafic augmentait, les revenus de Quittah (incluant ceux de Danoe) ont baissé : 3 771 £ en 1881. [...]*

---

(1) CO 96 / 135, n° 294, annexe 1.

(2) Avec le "é" français. Les textes imprimés utiliseront "eh".

(3) Distance exacte, de la frontière actuelle au carrefour avenue de la Libération/boulevard de la République.

(4) Principale compagnie commerciale allemande de la région. Elle s'est séparée en 1868 de la "Mission de Brême" (installée à Keta depuis 1853). Rappelons que le mot "factorerie" désigne à la fois une firme commerciale et le bâtiment qui l'abrite (avec boutique au rez-de-chaussée et logement à l'étage).

(5) CO 96 / 157, n° 255, annexe.

[...] *Sans Beh Beach entre nos mains, Agbosomé et Afflahoo n'ont pour nous que peu d'intérêt, voire aucun. Les droits de douanes qui pourraient être collectés à Beh Beach sont estimés à 30 000 £ par an<sup>(1)</sup>.*

5° - Juin 1884, passant outre à l'opposition réitérée de Londres, le gouverneur d'Accra prend l'initiative d'envoyer Firminger à Lomé, avec mission de mettre fin à cette contrebande insupportable. Cela nous vaut la toute première description de la ville par un témoin à terre, le 18 juin.

### RAPPORT DU CAPITAINE FIRMINGER<sup>(2)</sup>

(3 juillet 1884)

*Beh Beach ou Lomeh consiste en une simple rangée de maisons d'environ 1 200 yards de longueur [1,1 km<sup>(3)</sup>], face à la mer, peuplée d'environ 800 personnes. Il y a en tout sept factoreries bien bâties, avec magasins et entrepôts, à côté de centaines de yards de cases en paille, qui appartiennent aux petits commerçants indigènes. Il y a là, à ce qui m'est apparu, un commerce florissant, mais entièrement entre les mains d'étrangers : il n'y a pas un seul homme de Beh qui a une maison à Beh Beach.*

*Par une estimation rapide faite sur place, j'ai calculé qu'il y avait en stock environ 20 ponchons<sup>(4)</sup> et 2 000 dames-jeannes de rhum, 4 000 caisses<sup>(5)</sup> de gin, 6 000 barils de poudré et 20 barriques de tabac. Presque tous les navires étrangers débarquent leur cargaison ici.*

*Je voudrais mentionner qu'une nouvelle voie commerciale a été créée par l'ouverture d'une route de Bey Beach à Agotimé<sup>(6)</sup>.*

On le sait, la principale conséquence de cette démonstration de force de Firminger sera, deux semaines plus tard, l'appel au secours lancé à un navire allemand qui passait là providentiellement, et donc, très directement, la naissance du Togo en tant qu'entité territoriale internationalement reconnue.

On notera au passage que, quand l'envoyé de Bismarck, le Dr Nachtigal, a désigné le commerçant Heinrich Randad pour représenter l'Allemagne dans son nouveau protectorat, le 6 juillet 1884, il lui a assigné Lomé comme résidence. Si Togoville était la capitale officielle du "royaume du Togo" (oh combien imprécis !), Lomé en était donc la capitale administrative, et la décision du 6 mars 1897 ne fut, en fait, qu'un retour aux sources...

---

(1) Budget de la Gold Coast en 1883 : recettes = 105 600£, dépenses = 99 300 £, après deux années en déficit. 30 000 livres annuelles de plus, c'était bien tentant...

(2) CO 879 / 22, n° 57, annexe 1.

(3) Exagéré : du wharf à l'école de la route d'Aného, il n'y a que 800 m.

(4) Un ponchon = 546 litres.

(5) Une caisse = 6,1 litres. Soit un total de 200 000 litres d'alcool : 250 litres par habitant !

(6) D'où l'on peut joindre la vallée de la Volta soit par Kpalimé, soit par Ho.

Le mécanisme qui a donné naissance -une seconde naissance- à Lomé est donc clairement intelligible. Et cette fois, ce n'est plus un village qui se crée, mais bien d'une vraie ville, totalement consacrée au commerce, sans lien de filiation avec les peuplements paysans antérieurs.

### III - L'APPROPRIATION DU SOL URBAIN

Mais poursuivons nos investigations pour essayer de cerner au plus près le moment de cette apparition, qui n'est naturellement pas une date précise. Interrogeons ainsi les documents fonciers, en particulier les plus anciens actes de vente, retrouvés par Peter Sebald dans les archives allemandes de Lomé<sup>(1)</sup>.

Le plus ancien document foncier actuellement retrouvé est la copie (faite en 1888<sup>(2)</sup>) d'un acte signé (d'une croix) par "Dargie" et "Kyme" (personnage non identifié), qui "donnent" à George B. Williams un terrain à "Lomey", en échange de 4 caisses de gin, 20 livres de tabac et deux douzaines de tissus, acte daté du 14 juin 1880. Le document comprend un croquis du terrain (d'un demi-hectare<sup>(3)</sup>) qui a le grand intérêt de localiser les propriétaires voisins : à l'ouest le chef Antonio<sup>(4)</sup>, à l'est Thomas Williams, neveu de George, qui était donc là avant son oncle.

C'est donc dès le second trimestre de 1880, au plus tard, que les commerçants qui ont fondé Lomé ont commencé à en acquérir les terrains, distribués par Dadjji, chef d'Amoutivé (mais quelle était exactement la signification de ce titre ?) en échange de quelques marchandises et alcools.

La reconstitution de la carte foncière originale du centre-ville<sup>(5)</sup>, que d'autres trouvailles permettront sans doute d'affiner encore un peu, indique clairement un noyau originel, autour de l'actuel grand-marché : là se regroupent, avec des formes peu géométriques, les terrains acquis par les commerçants anlo : Kudawoo, Equagoo, Anthony, Oklu, ainsi que, à l'ouest, les grandes parcelles d'Adjahmah, et, à l'est, des frères Ghogbo et Assah, qui vont jusqu'à la plage, où se trouvent aussi celles des deux Williams et le terrain de Quashie Bruce<sup>(6)</sup>. La zone correspond à la confluence de chemins menant à Amoutivé et à Bè : elle était ainsi vraisemblablement prédestinée à servir de centre commercial, ce qu'elle est restée jusqu'à nos jours.

Plus à l'ouest, les parcelles adoptent la forme de longs rectangles s'étirant de la plage jusqu'à l'actuelle rue du Grand-marché, sur près de 250 m de profondeur<sup>(7)</sup>. Il s'agit

---

(1) Rappelons que c'est lui qui a retrouvé cette date du 6 mars 1897, oubliée de tous.

(2) Lomé, ANT, FA 1/494, p. 8.

(3) Il s'agit d'un terrain (agrandi par la suite) qui sera occupé ultérieurement, par l'administration allemande, à qui Williams l'a revendu en quittant le Togo (future gare routière du grand-marché).

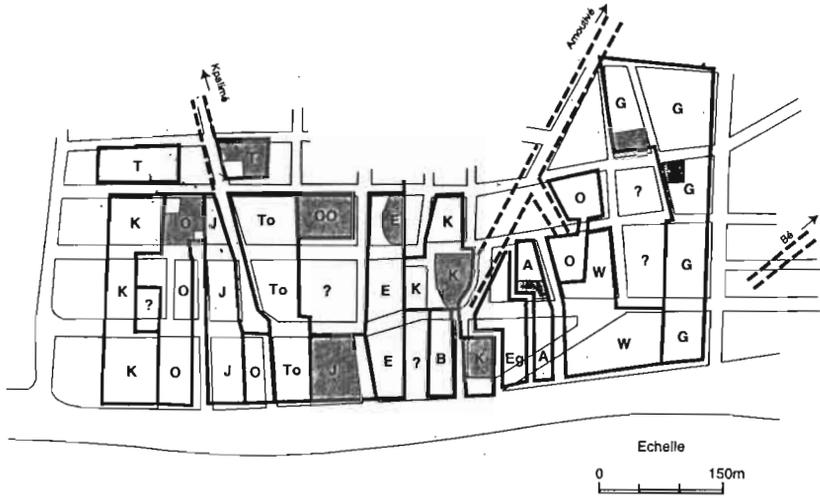
(4) Déjà rencontré dans les fondateurs de Denu.

(5) Voir Marguerat 1993b : 29.

(6) Par la suite, concession de la SCOA en face du chevet de la cathédrale. On va revenir sur ce personnage.

(7) Certains contrats de vente en désignent la limite nord par cette formule : "vers la brousse, aussi loin que l'acquéreur le voudra...".

## Carte 2 : L'appropriation initiale des terrains



L'APPROPRIATION INITIALE DES TERRAINS  
Reconstituée à partir du plan de 1891  
(fond de carte actuel)

### Propriétaires originaux cités par Kwakumé

B = Bruce  
W = Williams  
A = Anthony  
E = Edjame ( Adjama )  
O = Oklu

J = J. Accolatsé  
T = Tamakloe  
To = Toffa  
OO = Olympio  
K = Kudawu - Djagblo

( Non cités mais vraisemblables : )  
Eg = Eguagoo ( de Denu )  
G = Gbogbo-Assah ( d'Adaflonu )



Encore propriété de la famille aujourd' hui

visiblement d'une seconde phase d'occupation de ce qui est aujourd'hui le centre-ville, marquée par l'arrivée à Lomé de Joachim Acolatsé, chef de Kedji (à côté de Keta) et commerçant d'une toute autre ampleur que les premiers arrivés, qui a débarqué à Lomé le 29 novembre 1880.

RECIT DE J. ACOLATSE<sup>(1)</sup>  
(1888)

*Quand nous arrivâmes à terre, je rencontrai là MM. Quashie Bruce et Kudahwoo, et vins loger chez eux. Je demandai à Quashie Bruce de me montrer le propriétaire de ces lieux, et il me dit que ceux-ci appartenaient à Darghee et à lui, Quashie Bruce<sup>(2)</sup>. Aussi envoyai-je chercher Darghee et Quashie Bruce, et ils vinrent vers 19 heures le même jour. Ainsi, je leur demandai de m'autoriser à rester sur les lieux [et à y acquérir un terrain]. Tous deux acceptèrent et furent contents de ma requête. Le terrain s'étend de la Factorerie de Brême<sup>(3)</sup> à la factorerie Goedelt et jusqu'aux terrains de F. & A. Swanzy et d'Abotchie, s'étendant à l'arrière vers la brousse. Quashie Bruce me montra le dit terrain le lendemain, avec l'accord de Darghee, et je commençais à débarquer ma cargaison et à payer à Darghee les coutumes indigènes habituelles. J'écrivis aussi à des commerçants européens de venir s'installer sur les lieux, ce que Darghee accepta. En cette période, Mr C. Rottmann<sup>(4)</sup> me fournissait en tabac depuis sa factorerie de Bageidah ; aussi dis-je à Mr Rottmann de venir installer une factorerie à Bey-Beach, à l'emplacement qu'il voudrait.*

En fait, cette belle entente finira mal : Toffa (un commerçant de Porto-Novo, vraisemblablement) qu'Acolatsé avait amené avec lui s'entendit avec Dadji, dès qu'Acolatsé eut tourné les talons, pour se faire attribuer une large parcelle au milieu du terrain acheté par celui-ci : la notion de cession intégrale et définitive des droits fonciers était sans doute bien moins familière au "chef-féticheur" Dadji qu'à ses interlocuteurs de la bourgeoisie côtière.

Ces premiers arrivants n'avaient, pour la plupart, guère de capital à faire fructifier, si ce n'est ces terrains acquis pour quelques bouteilles d'alcool. Aussi acceptèrent-ils de signer des contrats léonins avec les firmes européennes, quand celles-ci arrivèrent : la Bremer Factorie en 1881, l'anglaise Swanzy en décembre 1882, la Wöllber & Brohm en septembre 1883<sup>(5)</sup>. Tous ces contrats, en anglais et en livres sterling, garantissent au locataire des baux fort longs (25 ans, par exemple), avec possibilité pour celui-ci de le rompre avec un simple préavis, alors que le propriétaire ne peut en aucun cas l'annuler.

---

(1) Lettre au commissaire impérial J. von Puttkamer du 14 septembre 1888, ANT-FA 1/106, pp.112-119.

(2) Ce qui est évidemment une usurpation.

(3) En 1888. Future Banque commerciale du Ghana, en face de la BTCI de la rue du Commerce. Factorerie Swanzy : actuel carrefour rue du Commerce/avenue de la Libération.

(4) Agent de la Factorerie de Brême pour la région depuis une vingtaine d'années.

(5) Le plus ancien bail actuellement retrouvé est celui fait par James Gbogbo le 1er juillet 1882 à un commerçant africain : W. Occansey, venu d'Ada (c'est-à-dire d'une ethnie traditionnellement opposée aux Anlo). C'est aujourd'hui le terrain de l'école de la route d'Aného.

Cette importance des pratiques de location et leur extrême stabilité sont, on le sait, une caractéristique des pratiques foncières du coeur de Lomé jusqu'à nos jours<sup>(1)</sup>.

Que sait-on encore de ces premiers arrivés à Lomé ? Une information très précieuse se trouve dans le livre du Père Kwakumé, qui a pu connaître personnellement un certain nombre des protagonistes de cette naissance urbaine, un demi-siècle plus tôt.

#### SUITE DU RECIT DU RP KWAKUMÉ<sup>(2)</sup>

*Il n'y avait aucune case ou maison à la plage de Lomé en ce moment-là. Un natif de Sierra-Leone nommé Woolams [Williams] vint demander au roi Dadjin de lui permettre de s'installer à la plage. Le roi fit venir un certain Mr Bruce, d'Aflao, dont il se servait d'interprète auprès de Woolams, qui parlait anglais. Bruce avait la permission de s'installer aussi à la plage à côté de Woolams, mais il préféra s'y faire remplacer par son fils Kuassi Bruce. Quelques temps après, un nommé Kudawoo vint de Denu s'installer aussi à la plage, et son exemple fut suivi par Anthony, Edjamé, Homawoo d'Adafienu, et James Ocloo, Joachim Acolatsé et Tamakloé de Keta ; Toffa d'Aneho vint aussi se joindre à eux ; puis ce fut Octaviano Olympio, d'Agoué, qui vint comme gérant de la maison Swanzy<sup>(3)</sup>. Au début, ils logeaient tous sous des hangars couverts de paille. D'autres maisons de commerce suivirent, comme Randad, Armerding et celle gérée par le consul Küas.*

Kwakumé n'a guère fréquenté les Allemands, et confond Kuäs et Randad, mais, bien que dépourvue de date, sa reconstitution des débuts de Lomé paraît tout à fait plausible, avec ce "*deus ex machina*" qu'est alors Williams, et aussi James Kwamina Bruce, un commerçant étranger<sup>(4)</sup> qui a su se faire reconnaître comme chef par les Aflao pour négocier en leur nom avec les Britanniques (en particulier lors de l'annexion de 1879, mais il sera violemment contesté en décembre 1881, accusé d'avoir gardé pour lui les subsides anglais) : il s'agit d'un personnage pour le moins ambigu.

Si l'on se réfère à nouveau à la carte des premiers propriétaires, on voit que, en plus d'Equagoo et d'Assah, tous ceux que Kwakumé cite comme premiers occupants sont bien propriétaires autour du grand-marché, tandis que ceux de la "seconde vague", de plus grande surface sociale, comme Acolatsé et Tamakloé, sont surtout présents dans l'actuel quartier Agbadahonou, plus à l'ouest.

---

(1) Cf. Marguerat : "A chacun son "chez"... Histoire des pratiques urbaines à Lomé", 1993b : 61-107.

(2) 1948 : 33-34.

(3) Un peu plus tard : fin 1882.

(4) Mina d'Aného (comme d'autres Bruce) ? Ou Sierra-léonais ? En tout cas, pas un Aflao.

Ce qui s'est passé à Lomé dans les années 1880-82 paraît maintenant bien établi. Mais avant ? Y avait-il eu une activité commerciale à Lomé avant 1880 ?

Le trafic, sur ce littoral sableux rectiligne, où la barre est partout également dangereuse, ne se limitait naturellement pas aux seuls sites officiels. N'importe où, quelqu'un pouvait stocker des produits à exporter sur le rivage ; il hissait alors un drapeau, et les cargos qui faisaient du cabotage à l'aventure tout au long de la côte pouvaient s'arrêter pour les charger, et débarquer leurs marchandises en échange.

Le site de Lomé a-t-il été ainsi utilisé ? La tradition familiale des descendants de James Oklu -l'un des principaux commerçants de Keta dans les années 1870-80 et plus tard chef de la ville- l'affirme<sup>(1)</sup>. Mais ce type d'activité n'exigeait pas d'installations fixes, encore moins d'appropriation du sol. Qu'il y ait eu un commerce épisodique à l'emplacement de Lomé avant 1880 est tout à fait possible ; une implantation permanente est plus que douteuse.

C'est ainsi qu'à la fin de 1873, un tout jeune commerçant allemand, August Vogt, arrivé en août à Keta pour le compte de la factorerie de Brême, s'était vu conseiller d'aller tenter sa chance plus à l'est. Il créa la première factorerie allemande à Aného le 6 décembre 1873, mais il avait auparavant essayé de prendre pied près de Bè, sans succès.

#### MEMOIRE D'AUGUST VOGT<sup>(2)</sup>

*Nous essayâmes en vain d'accoster près du village fétiche de Gbè, aujourd'hui Lomé, car le chef de Gbè, Gbandé<sup>(3)</sup>, croyait que nous étions des Anglais<sup>(4)</sup> et avait, pour cette raison, interdit à ses gens d'avoir des échanges avec nous. Nous repartîmes donc pour Porto-Seguro...*

Il y avait donc, sur cette partie la moins active de la côte, certaines habitudes d'échange (comme partout, étroitement soumises à la volonté des autorités locales, qui contrôlaient les voies d'accès à l'intérieur). Les responsables de Bè, "village fétiche", société relativement close sur elle-même, se méfiaient vraisemblablement de ces contacts : tous les gros villages du cordon littoral, installés du côté de la lagune, avaient un homonyme commercial sur la "plage" : Afiao-Beach, Baguida-Beach, etc., sauf Bè. Quand il y aura un "Be-Beach", il ne sera pas situé au point le plus proche du village (en gros l'actuel hôtel de la Paix) : Be-Beach, noyau initial de Lomé, est apparu trois kilomètres plus à l'ouest, au droit d'Amoutivé (appelé aussi "Petit-Bè", sur les cartes anciennes), à l'origine vraisemblablement un simple hameau de Bè.

---

(1) Information orale dans la famille.

(2) 1926 : 12.

(3) Non identifié.

(4) La guerre a de nouveau éclaté entre les Anglais et les Ashanti, auxquels sont liés les Anlo. Il est normal que les Bè se solidarisent avec leurs frères en Nyigblin.

En découle l'idée d'un jeu particulier des gens d'Amoutivé, avant tout celui de son chef, Dadji : le rôle d'intermédiaire entre Bè, communauté traditionnelle repliée sur elle-même, et les indispensables commerçants étrangers, européens et africains. Cette position d'intermédiaire, Dadji et ses descendants sauront admirablement l'exploiter à leur profit quand le site de Lomé deviendra un point de commerce particulièrement favorable.

Mais s'agit-il de 1880, ou bien d'une date plus haute encore ? Les témoignages de l'époque sont muets, comme cette description de la côte que le *Foreign Office* expédia au *Colonial Office* fin juillet 1884, à l'annonce du protectorat allemand<sup>(1)</sup>. Il n'est malheureusement pas daté, mais se situe visiblement entre 1875 et 1878. Y sont décrits "Beh" ("autrefois important"), peuplé de 700 habitants, et où "l'accès à l'intérieur est pratiquement impossible", "Kai Coffee" [Kangnikopé, derrière la raffinerie actuelle], 60 habitants, Baguidah-village, 150 habitants, Baguidah-Beach, "3 maisons en cours de construction", par "des sujets britanniques"<sup>(2)</sup>. Pas un mot n'est dit sur Lomé ou Be-Beach.

Alors, quelle est la valeur du document reproduit par Asmis en 1912 et déjà cité à propos des "rois de Lomé", dont voici la suite ?

#### DONATION DADJI-BRUCE<sup>(3)</sup>

(Suite et fin)

*Moi, Derjey, je suis le Roi actuel, et Mr Bruce est le premier homme à être venu me demander à s'installer sur la plage pour y faire du commerce. J'ai bien voulu lui donner [un terrain], et il l'a donné en ma présence à son fils Quashy Bruce ; et ce Quashy Bruce, son fils, est le premier homme qui a construit une maison sur la plage et a appelé cet endroit ou cette plage Lomé, que les Blancs appellent maintenant Bey Beach.*

*Cette terre est à moi, et c'est moi qui l'ai donnée à Mr Bruce, qui l'a donnée à son fils Quashy Bruce en ma présence. Et s'il y a quelqu'un pour dire que cette terre lui appartient, qu'il montre de quelle manière elle lui appartient.*

*Le 17 janvier 1877,  
Roi Derjey  
(sa x marque)*

Peter Sebald pense que le contenu de ce texte a été sans doute manipulé, mais que la date de 1877 est plausible. Je pense personnellement que ce texte est tout simplement un faux intégral, car, outre la "généalogie royale" totalement anachronique, toute l'histoire de Lomé montre qu'il n'y avait aucune raison de faire naître ici une implantation

---

(1) Marguerat 1993 : 325-328.

(2) Le Sierra-léonais Williams a acheté un terrain à Baguida-Beach dès le 24 juin 1875. La Bremer Faktorei y était déjà installée (ANT-FA 1/494, pp. 11-12).

(3) Asmis 1912 : 132.

commerciale permanente, définitive, avec une appropriation foncière. Ce n'est **qu'à partir de la fixation de la frontière**, le 1er décembre 1879, **que la naissance de Lomé se justifie**, Afloa étant annexé et Baguida un peu trop loin.

Tant qu'Afloa était libre, pourquoi les Bruce auraient-ils eu besoin d'un poste commercial à 4 ou 5 km de là ? Le rôle déclencheur de Williams, comme l'a décrit Kwakumé, paraît bien plus vraisemblable.

Alors pourquoi ce document "Dadji-Bruce" ? Rappelons qu'il s'agit de deux personnages également susceptibles de truquer les faits : le premier a tenté de rouler Joachim Acolatsé en pratiquant le double langage et les ventes successives dans son dos, le second est le fils d'un usurpateur qui a roulé les gens d'Afloa et les Anglais.

Quand et pourquoi ont-ils pu mettre au point ce qui paraît bien une falsification de l'histoire ? La réponse se trouve dans les deux premiers plans de Lomé, celui dressé par Goldberg en 1891 et celui de Klose en 1896<sup>(1)</sup>, qui sont tous deux des cadastres attribuant un nom de propriétaire à toutes les parcelles. Ce premier plan n'indique, comme propriétaires autochtones, que "*Fionovi de Grand-Bè*" (personnage là encore très contestable), loin à l'est de Lomé, et "*Dadzie d'Amoutivé*" près de l'actuel cimetière de Béniglato. Le plan dessiné cinq ans plus tard, lui, attribue de vastes surfaces au nord de la ville aux gens d'Amoutivé : Adjallé (héritier de son père Dadji en 1892), et deux autres chefs féticheurs [*bokono*] sans doute apparentés : "Boko" Soga et "Bogo" Agedji, qui vendront tous deux rapidement tous leurs avoirs fonciers<sup>(2)</sup>.

Mon interprétation est que, voyant la spéculation foncière s'exacerber sur ces terrains urbains, cédés naguère contre quelques bouteilles de gin, la famille Adjallé (Dadji ou son fils) a voulu rattraper en marche le train de l'immatriculation foncière. Il leur fallait donc, dans ce début des années 1890, affirmer haut et fort leur droit éminent de propriété, et surtout leur antériorité. Quitte à prendre quelques libertés avec l'histoire des historiens...

Mais, pour les historiens, c'est bien en 1880 qu'eut lieu la seconde naissance de Lomé, celle qui fut définitive.

---

(1) Marguerat 1993b :69 et 75.

(2) La famille Adjallé, par contre, en possède encore quelques-uns à Kokétimé et à Anagokomé.

## BIBLIOGRAPHIE

- AGBETIAFA K. M., 1985 : *Les ancêtres et nous : analyse de la pensée religieuse des Bè de Lomé*. Lomé, NEA.
- ASMIS R., 1912 : *Die Stammesrechte des Bezirke Misahöhe, Anecho und Lome-Land, in Revue de Droit comparé*, Stuttgart.
- BORGHERO Fr., 1997 : *Journal (1861-1865)*. Paris, Karthala.
- DOSSE A. et de SURGY A., *Togoville*. Lomé, PUB, collection "Patrimoines" n° 4.
- GAYIBOR N. L., 1985 : *L'aire culturelle ajatado, des origines à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle*. Thèse de doctorat en histoire, Paris.
- GAYIBOR N. L., 1992 : *Traditions historiques du Bas-Togo*. Nianey, CELHTO.
- ISERT P., 1793 : *Voyage en Guinée et aux Îles Caraïbes*. (1<sup>ère</sup> édition française, rééd. 1989, Paris Karthala).
- KWAKUME H., 1948 : *Précis d'histoire du peuple éwé*. Lomé, IEP.
- MARGUERAT Y., 1993 : *La Naissance du Togo selon les documents de l'époque (première période)*. Lomé, Haho, collection "Les chroniques anciennes du Togo".
- MARGUERAT Y., 1993b : *Dynamique urbaine, jeunesse et histoire au Togo*. Lomé, PUB, collection "Patrimoines" n° 1.
- MARGUERAT Y. et PELEÏ Tch., 1996 : *Si Lomé m'était contée...* tome III. Lomé, PUB.
- NUBUKPO A., 1982 : *Contribution à l'histoire de Togoville et des Nyigblin*. Lomé, multigr.
- PAZZI R., 1979 : *Introduction à l'histoire de l'aire culturelle aja-tado*. Lomé, INSE-UB.
- SEBALD P., 1988 : *Togo 1884-1914*. Berlin, Akademie Vulag.
- VOGT A., 1926 : *Westafrika in Vorkolonialer Zeit*.

Marguerat Yves. (1998)

Les deux naissances de Lomé : une analyse critique des sources

In : Gayibor N. (ed.), Marguerat Yves (ed.), Nyassogbo K. (ed.)  
Le centenaire de Lomé, capitale du Togo (1897-1997)

Lomé : Presses de l'Université du Bénin, (7), 59-77.

(Patrimoines ; 7). Le Centenaire de Lomé, Capitale du Togo  
(1897-1997) : Colloque, Lomé (TGO), 1997/03/03-06. ISBN 2-  
90-9886-38-7